

## Sur les modèles universitaires en Europe et leur héritage en Alsace

*Le modèle de l'Université médiévale* avec l'enseignement scolastique était, pour l'essentiel, influent en Europe jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand la Révolution française a bouleversé l'Europe. Assujetti à l'Eglise catholique jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, le modèle scolastique s'ouvrait progressivement au mouvement émancipateur de l'humanisme et au mouvement "sécularisant" des Lumières tout en subissant les secousses des conflits religieux de la Réforme. Parmi les 4 facultés traditionnelles – les 3 facultés professionnelles (droit, médecine, théologie) et la *Facultas Artia* – c'est la faculté des arts qui était la variable d'ajustement à l'esprit culturel du moment pour devenir finalement la faculté de philosophie incluant notamment la "philosophie de la nature" à l'orée de la modernité scientifique. Mais lors de toutes ces évolutions culturelles et changements de paradigme, l'Université a su préserver les principes traditionnels de *libertas philosophandi* et d'autonomie face aux puissances publiques en place. Celles-ci se sont plutôt tournées vers des institutions parallèles pour répondre à leurs besoins immédiats ; ainsi le Collège de France pour François I<sup>er</sup>, les Académies pour le Roi-soleil et pour les Despotés éclairés en Prusse et en Russie.

Dans les importantes mutations du modèle universitaire au sortir du Moyen-âge, notre espace rhénan était en première ligne. Au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle, la déjà ancienne Université de Heidelberg et les plus récentes Universités de Fribourg et de Bâle, par leurs enseignements des humanités nouvelles, ont formé et accueilli les célèbres personnalités de l'Humanisme rhénan – les Alsaciens Geiler, Brant, Wimpfeling, Rhenanus, Bucer, avec Erasme le Prince de l'humanisme à Bâle – qui ont fait de la vallée du Rhin le grand foyer de la culture européenne du moment. Plus tard quand, entre 1539 et 1621, la ville de Strasbourg, suivant l'impulsion de Jean Sturm, a créé par étapes son Université protestante, elle s'est inspirée de l'humanisme éducateur d'Erasme, comme du protestantisme modéré de Bucer, tout en restant fidèle aux principes et aux exigences pédagogiques de l'Université traditionnelle. Une pratique pédagogique qui était d'ailleurs partagée par la *ratio studiorum* des jésuites de l'Université catholique, installée à Molsheim dès 1617. Si, lors de tous ces changements, l'Université a su conserver l'essentiel de sa structure pédagogique, il en était de même de son autonomie face à des pressions externes d'ordre nationaliste, dans une Europe qui était alors rarement en paix. Ainsi en est-il de l'Université de Strasbourg qui a pu garder toute son indépendance quand en 1681, le Royaume de France a absorbé l'ancienne ville germanique. Et durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Université de Strasbourg, désormais française, a su conserver sa structure et sa vocation d'accueil d'étudiants venant de toute l'Europe, dont beaucoup d'Allemands ; Goethe est l'exemple emblématique de cette heureuse période de convivialité culturelle et universitaire franco-allemande à Strasbourg.

C'est dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, inaugurée par la Révolution française et secouée par l'aventure napoléonienne que le modèle partagé de la tradition universitaire européenne de l'université s'est fracturé. Alors que s'épanouissait la connaissance scientifique et technique, et que se développait la révolution industrielle, les Etats-nations se confrontèrent dans une course à la puissance économique, politique et militaire ; une course à laquelle l'enseignement supérieur se devait de participer. En France et en Allemagne, deux modèles universitaires se

sont dès lors imposés sous des formes différentes qui, à Strasbourg, ont laissé des traces toujours présentes.

\*\*\*

En instaurant le *modèle universitaire français*, Napoléon impose la *tabula rasa*, sacrifiant tous les principes fondamentaux de liberté académique d'enseignement et de recherche, et d'autonomie institutionnelle. L'Université de France est une et entièrement soumise à l'Etat. Dans sa structure centralisée, l'enseignement supérieur et la recherche de pointe sont essentiellement réservés aux établissements de la capitale, les grandes-écoles, telles que l'Ecole polytechnique, lieu d'excellence de la recherche scientifique, et l'Ecole Normale Supérieure, lieu de formation des élites enseignantes. Quant à la province, elle est divisée en académies, où ne subsistent que des "facultés d'académie" dont la mission principale se limite à servir de centres d'examen. La recherche y était mal soutenue et les enseignants-chercheurs les plus doués attendaient d'être appelés par la capitale parisienne. Les inconvénients de ce système centralisé et rigide ne tardaient pas à apparaître lors de comparaisons internationales avec l'Allemagne notamment. Ce qui a suscité des réformes partielles. Ainsi celle de 1896 qui cherchait à renforcer les facultés de province en les dotant de moyens visant en particulier l'enseignement technique et la recherche appliquée ; de plus le "corps formé par la réunion de plusieurs facultés d'Etat dans un même ressort académique" pouvait bénéficier du statut d'Université. Plus significative est la loi d'orientation proposée par E. Faure en 1968, laquelle est à l'origine du système actuel des universités en France. Il est remarquable que, dès la préparation de cette loi, les grandes-écoles ont réussi à s'en dispenser et que seules les universités et les établissements qui s'y attachent étaient finalement concernés. Ainsi subsiste l'exception française d'un enseignement supérieur avec deux pôles soumis à des normes et des pratiques différentes.

En Alsace, au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, l'avènement de la France jacobine et napoléonienne signifiait la fin d'une longue période d'autonomie et d'originalité culturelle. La brillante Université protestante de Strasbourg se trouvait réduite à de modestes facultés d'académie provinciales. Proches de la frontière, les universitaires locaux purent cependant observer les mérites du système germanique contemporain. Ainsi L. Pasteur, le déjà brillant chercheur à Strasbourg, a relevé le manque relatif des moyens dans sa faculté des sciences, et envisageait sans tarder de poursuivre une carrière parisienne. Plus tard, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, quand au lendemain de la victoire de 1918, Raymond Poincaré a célébré le retour de l'Université française à Strasbourg, il ne pouvait plus faire abstraction du brillant intermède local de l'Université prussienne : "Il faut que l'Université de Strasbourg soit, après la victoire de la France, plus prospère et plus florissante qu'elle ne l'était sous la domination allemande". Une promesse qui restait toutefois difficile à tenir par la suite.

Quant à Mulhouse, la ville avait choisi son entrée en France au moment (1798) où celle-ci envisageait son nouveau modèle d'université. En ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, la cité haut-rhinoise s'affirmait comme un exceptionnel fer de lance de développement industriel, sous l'égide de la *Société Industrielle de Mulhouse* (1825). L'enseignement scientifique à finalité professionnelle s'y développait en parallèle avec l'*Ecole de Chimie*, créée dès 1822 et qui, après le désastre de 1870, a servi de modèle pour l'*Ecole de physique et de chimie industrielle de Paris* (1882). Cette vocation de formations universitaires liant la science et l'industrie est restée jusqu'à nos jours la marque de fabrique de l'enseignement supérieur à Mulhouse.

\*\*\*

*Le modèle universitaire allemand* est né en 1810 avec la création de l'Université de Berlin par Wilhelm von Humboldt. Berlin était alors la capitale de la Prusse, simple royaume dans une Allemagne divisée et secouée par les guerres de domination napoléoniennes, mais déjà une *Kulturnation* affirmée. Le nouveau projet universitaire était porté par les grands penseurs idéalistes du moment (Kant, Fichte, Hegel, Schleiermacher...) rétifs à toute rupture radicale avec le système universitaire traditionnel qui leur était familier. Il fallait toutefois l'adapter aux exigences spirituelles, intellectuelles et politiques de leur temps et faire de l'Université le "sommet spirituel de la nation". Pour cela, il fallait, plus que jamais, maintenir le principe séculaire de *libertas philosophandi* préservant l'union recherche-enseignement "dans le silence et la liberté" sans intervention arbitraire de l'Etat. Plutôt que "l'Etat-enseignant" à la française c'est "la Connaissance-enseignante" appuyée sur le savoir scientifique le plus récent qui devait être mobilisée. "Il faut stimuler l'idée de science dans l'esprit des étudiants pour les encourager à tenir compte des lois fondamentales de la science dans toute leur pensée" : telle est la recommandation que le philosophe et théologien Friedrich Schleiermacher, auteur d'un rapport préliminaire au projet, avait transmis au maître d'œuvre von Humboldt. Dans l'Université en fonction, c'est alors la faculté de philosophie qui était majoritairement sollicitée dans ses activités partagées entre les *Geisteswissenschaften* et les *Naturwissenschaften*. Conformément au profil des pères fondateurs, la primauté revenait d'abord aux premières. Mais sous l'influence d'Alexander von Humboldt, le frère de Wilhelm et l'ami des grands scientifiques français du moment, les sciences de la nature prenaient progressivement toute leur importance ; une importance soulignée aussi par le besoin croissant des savoirs technoscientifiques au service de la montée en puissance de la Prusse en Allemagne et de l'Allemagne en Europe. Pour soutenir ce mouvement, la Prusse et les autres états germaniques entreprirent de moderniser le système universitaire allemand conformément au modèle humboldtien ; avec comme résultat, un réseau équilibré d'établissements autonomes, soumis aux mêmes règles et avantages, permettant à chacun de développer des approches originales de recherche, d'enseignement et de formation professionnelle. Dans tous ces domaines l'efficacité de ce modèle universitaire était manifeste dès la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : alors que le grand essor scientifique de la France du début du siècle était en déclin, le relais de l'excellence scientifique était majoritairement repris par les universitaires allemands. Dès lors, l'épanouissement culturel et scientifique dans les universités allemandes perdurait jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle quand, sous les menaces nazies, les enseignants et chercheurs devaient rechercher ailleurs l'esprit de liberté et d'autonomie du modèle de von Humboldt.

Pour l'Alsace, la montée en puissance allemande dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle s'est traduite par son intégration à l'Empire wilhelminien qui, à l'occasion de la défaite française de 1870, venait de réaliser l'unité de l'Allemagne. Avec le département de la Moselle, notre province était alors le *Reichsland* placé directement sous la tutelle de l'autorité impériale de Berlin. Pour Strasbourg, capitale du Reichsland, il fallait "restaurer l'identité allemande en un lieu de vieil épanouissement culturel allemand". Cette volonté s'est concrétisée par un ambitieux programme d'extension de la ville (la *Neustadt*) de même que par la création d'une université à la mesure du brillant passé universitaire de la Ville-libre germanique. De plus, cette *Kaiser-Wilhelm Universität* devait servir d'établissement modèle pour la modernisation de l'enseignement supérieur de la nouvelle Allemagne. Selon les promoteurs de ce "modèle strasbourgeois", l'Université devait expérimenter une nouvelle approche de la recherche et de l'enseignement où le traditionnel esprit de Humboldt s'allie aux exigences immédiates du professionnalisme industriel. La construction du campus était réalisée en plusieurs étapes entre 1877 et 1893. Dotée de tous les moyens nécessaires, la Kaiser-Wilhelm-Universität a rapidement imposé sa réputation d'*Arbeitsuniversität* dynamique et jeune. Au début du XX<sup>e</sup>

siècle, il y avait peu d'universités allemandes sans un ou plusieurs enseignants formés à Strasbourg. Au plan scientifique, l'impact international des recherches strasbourgeoises au début du siècle est par ailleurs attesté par les prix Nobel attribués à des chercheurs passés par l'Université : W. Röntgen (1901), P. Zeeman (1902), F. Braun (1909), M. von Laue (1914) en physique ; E. Fischer (1902), A. von Baeyer (1905) en chimie ; P. Ehrlich (1908) et A. Kossel (1910) en médecine.

\*\*\*

Le chapitre de l'histoire aboutissant à **l'Université strasbourgeoise contemporaine** s'ouvre en 1918 quand l'Alsace retrouve la France et son système universitaire dont l'esprit et la structure centralisée sont si différents de l'esprit de liberté académique et du fonctionnement autonome de l'université humboldtienne. La République prend cependant la mesure des difficultés de la transition et, malgré les temps difficiles, promet de mettre les moyens nécessaires pour "que l'Université de Strasbourg soit, après la victoire de la France, plus prospère et plus florissante qu'elle ne l'était sous la domination allemande". L'installation des nouvelles facultés d'académie a lieu dans les bâtiments du campus édifié par les allemands. Pour favoriser l'exercice d'une recherche de qualité à côté de la traditionnelle mission d'enseignement des facultés, on décide de conserver la structure germanique des instituts d'enseignement-recherche spécialisés, tels les Instituts de mathématique, de physique, de chimie, de minéralogie, ... Leur direction est confiée à des personnalités dont l'autorité scientifique est incontestée, ayant si possible des attaches alsaciennes et dont le patriotisme est éprouvé – ainsi le mathématicien Maurice Fréchet, le physicien Pierre Weiss, les chimistes Paul-Thiébaud Muller et Henry Gault, le minéralogiste Georges Friedel... Au fil des années de l'entre-deux-guerres, plus qu'ailleurs dans les facultés françaises, les Instituts strasbourgeois ont su cultiver de la sorte l'esprit de recherche et renouer avec l'audience internationale, en maintenant notamment les relations avec les brillants accomplissements de la science allemande du moment. L'Institut de physique de Pierre Weiss, en particulier, est à l'époque le haut-lieu reconnu de l'étude du magnétisme ; Louis Néel y développe une part des travaux qui lui vaudront plus tard l'attribution du prix Nobel (1970).

En 1940, la défaite face à l'Allemagne nazie est vécue comme un douloureux traumatisme par la Province et par l'Université. Le régime de Vichy abandonne l'Alsace au Reich hitlérien et à la tyrannie de ses mesures de germanisation, de déportation politique et raciale, de même qu'à l'incorporation de force des jeunes alsaciens dans la *Wehrmacht*. Quant à l'Université, elle se replie à Clermont-Ferrand avec 1200 étudiants et 175 enseignants. Elle s'y affirme comme un pôle intellectuel de résistance anti-nazie, subissant en 1943 des représailles particulièrement féroces avec l'assassinat d'un universitaire et la déportation de 130 autres, dont seuls 30 reviendront. Dans la France libérée, l'Université de Strasbourg sera la seule université décorée de la Médaille de la Résistance.

En 1945, de retour de leur exil clermontois, les universitaires strasbourgeois retrouvent leur ville investie de la charge de "carrefour européen", lieu symbolique de la réconciliation franco-allemande, et siège du Conseil de l'Europe. Celui-ci doit regrouper l'ensemble des nations de l'Europe occidentale – sous un drapeau affichant, sur fond d'azur, un cercle d'étoiles au nombre de 12, symbole de perfection et de plénitude – et construire une Europe nouvelle et solidaire autour des principes communs "de démocratie pluraliste, de protection des droits de l'homme et d'Etat de droit". C'est dans l'Aula du Palais universitaire que sa première réunion a lieu en août-septembre 1949.

Pénétrée du même esprit de coopération internationale, l'Université entreprend en ces années d'après-guerre la relance de ses activités d'enseignement et de recherche. Pour faire face à la croissance des effectifs d'étudiants et à la nécessité de locaux pour la recherche, de nouveaux campus voient le jour dans le quartier de l'Esplanade, puis à Cronembourg et à Illkirch. Plus que les facultés traditionnelles, ce sont les instituts spécialisés qui proposent des enseignements mis à jour, et qui élaborent leurs nouveaux projets de recherche en liaison directe avec le Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Pôle de recherche, l'Université locale est alors pionnière de cette spécificité française de partage des activités avec un établissement public de recherche non universitaire : le premier laboratoire propre du CNRS en contrat avec une université de province est le Centre de recherche sur les macromolécules de Strasbourg ; et le premier laboratoire universitaire français associé au CNRS est l'Institut de recherche mathématique de Strasbourg (Unité associée 001) – honoré en 1958 par la médaille Fields de René Thom.

En 1968, en réponse aux événements du mois de mai, la loi d'orientation d'Edgar Faure est incitée à modifier l'organisation séculaire de l'Université française : les facultés d'académie napoléoniennes sont appelées à se réorienter en Unités d'enseignement et de recherche (UER) susceptibles d'être regroupées dans un établissement doté du statut nouveau d'Université. Au tournant des années 1970, l'activité universitaire strasbourgeoise se partage dès lors entre trois établissements spécialisés : l'*Université Louis Pasteur*, dédiée aux sciences et à la santé, l'*Université Marc Bloch* des sciences humaines comportant les facultés de théologie, et l'*Université Robert Schuman* regroupant les disciplines juridique, politique et sociale. En même temps, à Mulhouse, la vocation entretenue de longue date d'un enseignement supérieur liant la science et l'industrie se concrétise par la création d'une quatrième université alsacienne, l'*Université de Haute-Alsace*. Ensemble, ces universités nouvelles doivent accueillir une masse croissante d'étudiants ; à Strasbourg, leur nombre passe ainsi de moins de 20000 en 1966 à plus de 40000 en 2008. Pour s'adapter aux besoins du moment, l'enseignement s'ouvre alors à des filières de formations "professionnalisées" avec la création d'Ecoles d'ingénieurs physiciens, chimistes, de biotechnologie..., et d'une diversité d'Instituts universitaires de technologie (IUT). L'ancienne mission de préparation d'enseignants et de doctorants n'est toutefois pas négligée, et le travail de recherche reste une préoccupation majeure. En ce dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, les laboratoires strasbourgeois de mathématique, de physique, de chimie, de biologie se confrontent et collaborent en effet avec les meilleurs laboratoires internationaux, et se taillent une réputation d'excellence reconnue par de nombreuses distinctions dont le prix Nobel de Jean-Marie Lehn (1987), puis ceux de Jules Hoffmann (2011), de Martin Karplus (2013) et de Jean-Pierre Sauvage (2016).

Durant leurs 40 années d'existence, les trois universités strasbourgeoises restent liées, partageant les mêmes campus et le même esprit d'ouverture au-delà des frontières. Ensemble, elles se rapprochent progressivement des universités de part et d'autre du Rhin, afin de faciliter l'échange d'enseignants-chercheurs et d'étudiants par la mise en commun de projets de recherche et de cursus d'enseignement avec la reconnaissance mutuelle des acquis d'examen ; ainsi naît, en 1989, la *Confédération des Universités du Rhin supérieur* (EUCOR), où les établissements strasbourgeois se joignent à ceux de Karlsruhe, de Fribourg, de Bâle et de Mulhouse. A Strasbourg même, en 1991, alors que se prépare le traité de Maastricht instituant l'Union européenne, les trois universités s'unissent pour créer, en association avec les collectivités territoriales locales, le *Pôle universitaire européen de Strasbourg*, chargé de la gestion commune des campus et de l'accueil des étudiants, des étrangers notamment. Leur réunification effective en une seule université interdisciplinaire s'annonce en 2007, avec la promulgation de la *Loi relative aux libertés et responsabilités des universités* (LRU) qui, par

la création d'établissements pleinement autonomes, marque un tournant majeur dans l'organisation universitaire en France.

Dans sa configuration actuelle, l'*Université de Strasbourg*, unique et pluridisciplinaire, entre en fonction au 1<sup>er</sup> janvier 2009. Rassemblant à l'origine les trois universités historiques de Strasbourg, elle accueillera en 2012 sa quatrième composante, l'Université de Haute-Alsace. Réunifiée et parée de sa renommée internationale, elle fut parmi les premières universités du pays à bénéficier du nouveau statut d'autonomie introduit par la LRU. "Liberté et responsabilité" sont les mots d'ordre de cette loi que reprend l'établissement regroupant près de 50000 étudiants, 3000 enseignants et chercheurs et plus de 2000 ingénieurs et techniciens. Libre choix du projet d'établissement, soutenu officiellement comme *Initiative d'excellence* (Idex) ; liberté du recrutement et du suivi des personnels ; maîtrise de la gestion de la masse salariale et du budget global, avec l'assistance d'une fondation renforçant l'autonomie financière ; libre disposition des campus et la propriété du patrimoine... : tels sont les atouts nouveaux dont l'Université de Strasbourg dispose désormais dans la comparaison avec ses consœurs européennes, dont l'autonomie est de longue tradition. Les classements les plus récents des universités internationales confirment son rang en première ligne en France, et en parité avec les meilleures en Europe qu'elle côtoie dans la *Ligue européenne des universités de recherche* (LERU).

A l'instar de sa ville, la récente *Eurométropole*, l'Université de Strasbourg du XXI<sup>e</sup> siècle reste marquée par son histoire souvent tragique au XX<sup>e</sup> siècle, partagée entre la fidélité à la Patrie française et l'ouverture à la culture germanique. Elle se veut désormais transfrontalière et européenne : "*Unistra*, par-delà les frontières, l'Université de Strasbourg" ; c'est sous ce titre qu'elle se présente à l'Initiative d'excellence agréée par l'Etat. "Par-delà les frontières", l'université alsacienne anime en particulier l'opération emblématique d'*Eucor-Le campus européen*, en relation avec l'Université de Bâle, la suisse, et avec les allemandes à Fribourg et Karlsruhe, classées elles aussi, comme universités d'excellence par leur pays. Ainsi se prépare, de part et d'autre du Rhin, l'avènement d'une brillante constellation de foyers universitaires, source de rayonnement scientifique et culturel d'exception en cette région du Rhin supérieur, où perdure l'esprit de l'humanisme rhénan et le message d'Erasme, "le premier Européen".